

New York s'ouvre à l'« invasion » des voix du monde

Article paru dans l'édition du 28.04.06

Je remercie les écrivains de l'étonnante solidarité dont ils ont fait preuve pour me protéger ! » C'est avec ces mots de l'écrivain ture Orhan Pamuk que s'est ouvert, mardi 25 avril, le festival « World Voices » de New York. Une manifestation organisée par le PEN American Center, l'association qui oeuvre pour la libre expression et la promotion des lettres.

Salle comble. Agitation palpable dans ce vaste hémicycle de Cooper Union, en bas de la ville. Dès son apparition, Orhan Pamuk gagne la sympathie du public par une allusion à ses déboires judiciaires avec l'Etat turc : « J'ai acquis une personnalité politique beaucoup plus puissante que je ne l'avais prévu... disons que dans mes romans, j'ai longtemps décrit les aventures de ma nation, puis ma nation m'a elle-même fait connaître quelques aventures ! » Les New-Yorkais qui ont fait le déplacement sont attentifs, puis émus. Orhan Pamuk embraye sur une plaisanterie, puis sur une autre. Eclats de rire. On est là pour apprendre, s'enflammer - mais aussi pour s'amuser.

Créé en 2005 à l'initiative de Salman Rushdie, Michael Roberts et Esther Allen, le festival a percé à New York en un temps record. « Normalement, il faut plusieurs années pour créer un grand festival, mais celui-ci a pris corps pratiquement en une nuit », explique Ron Chernow, écrivain et successeur de Salman Rushdie au poste de président du PEN American Center. Tant et si bien que cette année, presque tous les invités ont répondu à l'appel : plus de cinquante auteurs venus d'une quarantaine de pays. Le site Internet du PEN American Center (www.pen.org) témoigne de la popularité de ce tout jeune festival : 500 connexions par jour il y a un an, dix fois plus aujourd'hui...

AIR DE CURIOSITÉ

Beau geste de diplomatie sauvage. Bel encouragement à la traduction, aux Etats-Unis, de livres étrangers. Mais peut-être la réussite la plus subtile est ce je-ne-sais-quoi d'heureux et de festif qui flotte, pendant ces jours, sur New York. Comme si un grand air de curiosité et de gaieté était descendu sur la ville. Comme si le temps de quelques mots, débats ou parfois soupirs, elle était devenue un espace de songe et de parole mêlés.

Tout avait commencé par la manifestation la plus formelle : le célèbre gala du PEN Club, sorte de cérémonie des Oscars du monde littéraire au cours de laquelle sont distribuées nombre de distinctions à des écrivains et journalistes qui se sont particulièrement illustrés, au cours de l'année, dans la lutte pour la liberté d'expression.

Une semaine plus tard, ce sont ces cinq jours de conversations littéraires dans une quinzaine de lieux différents, dispersés dans tout Manhattan, et destinés à attiser la curiosité du lecteur américain pour la littérature en général et les écrivains étrangers en particulier.

En 2006, c'est la foi qui a été choisie comme thème central de plusieurs débats. Mercredi 26 avril, dans l'immense salle de « Townhall », des écrivains du monde entier sont venus lire des textes - ceux des autres ou les leurs - sur la relation de plus en plus problématique entre foi et raison. Au programme, Martin Amis, Gioconda Belli, E. L. Doctorow, David Grossman, Elias Khoury, Toni Morrison, Salman Rushdie, Zadie Smith, Duong Thu Huong. A la New York Public Library, le surlendemain, un débat sur la révolution sera orchestré par l'enfant terrible des lettres américaines, Christopher Hitchens. « Nous avons perdu la foi en Dieu, soit ; mais que faire lorsque nous avons perdu la foi en la révolution ? », demande Esther Allen, co-directrice de « World Voices ».

Il faut dire que, jusqu'ici, le festival semble avoir atteint son objectif éditorial. D'après une étude récente, la revue Publishers Weekly, « porte d'entrée vers le monde de l'édition américaine », a recensé, cette dernière année, deux fois plus de livres traduits.

Il faut dire que la France a, dans ce domaine, également accompli un travail diplomatique et culturel remarquable. Dans le cadre de « World Voices », la sélection française est, à dessein, composée de sept auteurs mal connus du grand public aux Etats-Unis : Edouard Glissant, Lydie Salvayre, Raymond Federman, Pascal Bruckner, Nilüfer Göle et Venus Khoury-Ghata. Par ailleurs, la délégation française est accompagnée, cette année, par une publication gratuite intitulée To My American Readers dans lequel dix-huit écrivains français s'adressent à leurs futurs lecteurs américains. Tiré à 30 000 exemplaires, en anglais, et financé en grande partie par la publicité, ce gratuit - un « polaroid de l'écriture contemporaine française », explique l'attaché du livre aux Etats-Unis, Fabrice Rozié - a été produit à l'initiative du directeur de la Villa Gillet à Lyon, Guy Walter, de Fabrice Rozié et du PEN American Center lui-même. « C'est une belle tentative d'invasion littéraire », commente Ron Chernow. Et Tom Bishop, professeur à la New York University : « Au moins, les éditeurs américains ne pourront plus dire qu'ils ne savaient pas... »

Mardi 25 avril, c'est Richard Ford, francophile et francophone, tout juste fait commandeur des Arts et des Lettres, qui a donné le ton de cette semaine peu ordinaire : « Ma voix se nourrit des voix du monde ! »

Lila Azam Zanganeh

